

LE COGITO AMOUREUX

« Figure de l'amour » de l'abécédaire des *Escapes Philosophiques*
(Nantes, 1^{er} février 2004)

Le cogito est un être-soi qui pense l'autre et les autres (le monde et autrui) et qui se pense lui-même en vue de distinguer le vrai du faux et le bien du mal en exerçant sa raison qui forme et articule des idées claires et distinctes, alors qu'être amoureux c'est le fait pour un être soi d'éprouver un sentiment (qui s'origine dans une émotion pour devenir désir et même passion parfois) et qui lui fait préférer et même élire un autre soi que soi (un *alter ego*), en désirant s'en faire accepter, reconnaître et aimer à son tour, pour s'en rapprocher et même fusionner avec lui (de corps, de cœur et d'esprit) et ne plus faire qu'un de deux (ou encore « deux en un »).

Dès lors, ne peut-on pas penser qu'il est dommageable et même tout simplement impossible pour le cogito d'être réellement amoureux, en ce que la rencontre et l'expérience amoureuses en mettant le soi dans tous ses états sensibles viennent troubler, brouiller, chaotiser le bel ordonnancement (le cosmos) de ses chères pensées par la confusion des sentiments, à tel point que le cogito serait légitimé à redouter et donc à fuir un tel état pathologique pour ne dépendre que de sa propre logique et même pour s'autofonder en échappant à l'emprise d'un éventuel objet de son désir ? La tradition philosophique ne fait-elle pas d'ailleurs, pour l'essentiel, de la sensibilité amoureuse l'ennemie la plus redoutable de la recherche rationnelle de la vérité et raisonnable du bien et du Cogito maître de soi l'une des principales figures du théâtre du monde et des hommes ?

Cependant, l'ouverture sensible de l'être soi à l'autre être (le monde et surtout autrui : *alter ego*) n'est-elle pas première non seulement de fait (l'âge de sensibilité ne précède-t-il pas l'âge de raison ?) mais aussi en droit en ce que le regard aimant d'autrui, le désir qu'il a de moi, non seulement me confirme mais surtout me constitue dans mon être singulier comme sujet (comme *ego cogito* donc) dans la satisfaction qu'autrui accorde alors à mon désir de reconnaissance, ce qui non seulement prédispose mais oblige le cogito à désirer et même à vouloir de toutes ses énergies faire l'expérience de l'état amoureux, duquel chacun d'entre nous semble bien désormais faire dépendre l'essentiel de sa propre existence en y cherchant la justification première et dernière de sa vie singulière ?

Alors : quelle place le cogito (c'est-à-dire chacun d'entre nous quand il s'essaie à penser la vie et sa vie) peut-il et doit-il faire, ou non, à la rencontre et à l'expérience amoureuses pour tâcher d'accomplir au mieux cette même vie (la sienne mais aussi celle des autres dans leurs rapports entre eux et au monde) ?

I – Ne semble-t-il pas, en un premier temps, que le cogito puisse et même doive se méfier de l'état amoureux, jusqu'à vouloir se retirer du commerce du monde et surtout d'autrui ?

1 - Le cogito n'est pas seulement le mode d'être d'un être qui pense (un esprit ou « être pour soi », disons l'homme ici), c'est aussi et surtout l'exercice actif de cette capacité de penser en première personne (je : *ego cogito*), personne singulière qui se fait alors l'origine et le fondement, le principe et donc le sujet de ses pensées et ainsi de ses paroles et actions, en formant, distinguant, articulant et formulant méthodiquement des idées claires et distinctes, à la recherche de la vérité et du bien. Cette discipline de la disposition de l'homme à la personnalité lui procure la conscience de soi et la confiance en soi dans lesquelles chaque homme puise la certitude de son être singulier, voire la justification de sa propre existence, ce dont la formule cartésienne constitue l'expression exemplaire : « Je pense donc je suis », c'est-à-dire, finalement, je suis maître de moi et, par là, potentiellement maître du monde et d'autrui.

2 - Mais n'est-ce pas une telle assurance dans la maîtrise de soi mais aussi du monde (dont autrui) que la rencontre amoureuse vient troubler, menacer et même ruiner ?

En effet, la rencontre et l'expérience amoureuses, l'événement et l'avènement de l'amour consistent en une véritable invasion d'un cogito jusque-là sûr de lui et dominateur par des impressions du corps et des émotions du cœur, des percepts et des affects, dont Cogito n'est pas le maître et encore moins l'origine et le fondement puisque ce sont des intrus qui viennent du monde et d'autrui et qui menacent de prendre la citadelle de son for intérieur en affolant les gardiennes qu'en sont les idées claires et distinctes, qui commencent alors sérieusement à se brouiller et à battre en retraite, hâtant par là même une défaite assurée. Cogito n'est dès lors plus maître en sa propre demeure et si coup de foudre il y a, il risque bien de devenir rapidement un coup de grâce, le cogito finissant par succomber au charme puissant de ce qui devient rapidement l'objet de son désir tourmenté, ce que signifie l'inévitable dépêche en provenance du front : « Cogito est tombé... amoureux » ! Cette expérience est trop commune et donc connue pour que l'on y insiste ici, si ce n'est quand même pour ajouter que le pire vient peut-être d'un amour réussi plutôt qu'échoué, puisqu'alors le penseur peut se satisfaire complaisamment de sa propre défaite dans l'abandon de son difficile art de penser contre le mol oreiller du sentiment !

3 - Cogito ne peut et doit-il pas alors, pour éviter une telle extrémité (suicidaire finalement), non seulement éviter tout objet du monde (notamment autrui) dont il pourrait « tomber » amoureux mais aussi travailler en soi-même à maîtriser et même éradiquer la source d'un tel mal, c'est-à-dire son désir lui-même (eros, donc), comme semble le signifier la sagesse antique et classique en appelant à l'indépendance, à l'autonomie et même à la souveraineté d'un soi qui ne dépende plus alors que de soi ? N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que chacun d'entre nous pense pouvoir et même devoir faire en décidant, suite à une ou plusieurs déceptions (ou même réussites !) amoureuses, qu'on ne l'y reprendra plus, qu'il ne se laissera plus remettre dans un tel état lamentable de déroute de soi, bref : que « plus jamais ça » ? Si amour il peut et doit encore y avoir, n'est-ce pas

amour de soi-même, qui peut aller de l'égotisme esthétique jusqu'à l'égologie et l'égophilie logocentriques, pour le plus grand contentement de soi de Cogito ?

Mais n'est-ce pas là une représentation illusoire et même fausse du cogito (peut-on ainsi réduire la pensée à la seule raison ?) et une attitude pour le moins inopérante (peut-on décider efficacement de ne pas ou ne plus être amoureux ?), illusion pour le plus dangereuse et donc illégitime : Cogito ne fait-il pas ainsi violence au monde et à autrui (qui aime cogito peut-être) mais aussi à lui-même, finalement, en s'auto-mutilant de son propre désir ?

II – Ne semble-t-il pas alors, en un second temps, que le cogito non seulement puisse mais aussi doit être amoureux, ne serait-ce que pour être réellement assuré de soi comme sujet singulier, ce qui ne se peut qu'en étant reconnu et même aimé comme tel par autrui, un alter ego, un autre sujet, un autre cogito donc ?

1 - Comment ne pas voir, tout d'abord, que la prétention du cogito de s'auto-instituer en rupture avec la certitude sensible que chacun a du monde et d'autrui (auxquels le relie ses propres besoins et désirs), en n'accordant crédit qu'à la seule certitude intelligible de la raison pure, relève précisément d'une illusion métaphysique qui lui fait prendre (à Cogito) ses idées pour la réalité ? Si l'âge de sensibilité précède bien l'âge de raison, comment ne pas accorder droit de cité, jusque dans le for intérieur du cogito lui-même, aux percepts et affects, aux impressions et émotions, dont la vivacité et l'intensité confèrent à l'homme l'assurance de sa propre existence (bien plus et bien mieux que la clarté et la distinction d'idées abstraites et donc abstruses et absconses de la raison), la véritable formule du cogito devenant alors : « Je sens donc j'existe » (comme y insiste puissamment le romantisme) ?

2 - Mais si l'âge de sensibilité non seulement précède mais aussi règle l'âge de raison (si le sentiment commande en l'homme à l'entendement et au jugement), comment ne pas mettre à l'origine et au fondement, et donc au principe même de l'existence humaine (et même mondaine), et donc du cogito soi-même, la rencontre et l'expérience amoureuses ? En effet, l'amour révèle à chacun l'existence insistante et l'essence la plus intime des autres êtres (comme de lui-même d'ailleurs) dans ce qu'ils ont de meilleur, tous ces êtres étant reliés par un puissant désir de reconnaissance et de jouissance mutuelles selon la logique des « affinités électives » qui préside aux amours humaines, elles-mêmes variantes du sentiment océanique d'un universel amour de toutes choses (selon d'infinies et subtiles correspondances).

3 - Ainsi non seulement le cogito est constitutionnellement ouvert par sa sensibilité à la rencontre amoureuse, mais il peut et doit cultiver cette ouverture en une discipline de l'écoute de tous les bruits qui lui viennent du monde et qui sont autant de signes à l'adresse de son désir de reconnaissance, sans la satisfaction duquel il ne saurait être lui-même ni se reconnaître à son tour comme être singulier, dont le sens de l'existence réside précisément dans son lien aimant (ou aimanté) à autrui comme à toutes choses. Dès lors l'impératif catégorique ne saurait plus être l'austère et apollinien « connais-toi toi-même » mais l'enthousiaste et dionysiaque appel du grand large : « Aime et pense et dis, et fais ce

que voudras !», la philosophie elle-même devenant alors « ivresse de l'amour » euphémisée selon une universelle alterologie et alterophilie érotique (dans laquelle la philosophie va assez souvent aujourd'hui jusqu'à se détourner de son propre cogito).

Mais n'est-ce pas là une nouvelle illusion, physique cette fois et non plus métaphysique, qui en accordant trop à la rencontre et à l'expérience amoureuses fait courir non seulement le cogito amoureux à la perte de soi, mais aussi autrui et même le monde à l'abîme de la confusion généralisée des sentiments et autres pulsions ?

III – En un dernier temps donc : si être amoureux est bien un moment essentiel, voire un des fondements de l'être-soi du cogito, mais aussi d'autrui et même du monde, n'est-ce pas sous condition que la dimension sensible de l'amour soit reprise, instruite et éduquée par ce même cogito (en soi-même et en autrui), en référence à l'intelligible, aux Idées du beau, du vrai et du bien ?

1 - S'il faut bien, tout d'abord, reconnaître qu'« un cogito sans amour risque effectivement d'être vide ou vain », comment ne pas admettre aussi qu'« un amour sans cogito ne peut qu'être aveugle », surtout lorsque cet amour est essentiellement voire exclusivement sensible (jusqu'à se vivre passionnellement) et qu'il prétend, cet amour, constituer à lui seul le fondement du cogito, du sujet pensant, sentant, parlant et agissant, tout comme de la totalité des rapports interpersonnels, mais aussi le fondement de l'existence collective, sociale et politique des hommes, et même de l'entière substance de toutes choses humaines et mondaines ? Il n'est pas nécessaire de rappeler ici à quelles extrémités meurtrières et suicidaires peut conduire un tel état amoureux, surtout quand le cogito lui-même non seulement y consent mais le recherche et le cultive avec constance et complaisance (comme nous en instruit la littérature qui met en scène une telle expérience alors légitimement qualifiée d'« amour fou » et dont la véritable formule serait non pas « j'aime donc j'existe » mais bien plutôt : « je suis aimé – ou je cherche désespérément à me faire aimer – donc je vis intensément », tellement le désir de reconnaissance s'y exalte alors en passion captatrice du désir d'autrui).

2 - Le cogito peut donc s'estimer heureux s'il se sort sans trop de dommage d'un tel état amoureux, s'il s'y est complaisamment laissé entraîner ou l'a lui-même imprudemment sollicité et suscité, ce qui nécessite dans tous les cas une éducation sentimentale, sensuelle et sexuelle de la sensibilité amoureuse par un cogito raisonnable, c'est-à-dire non plus sûr de lui et dominateur (comme en notre premier moment) mais un cogito devenu plus modeste du fait de son ouverture à son propre désir comme à celui d'autrui, et qui n'en demeure pas moins résolu à éviter sa propre dissolution, même orgiastique, comme celle de tout le reste (comme cela était le risque en notre deuxième moment). Cela même nécessite une reprise de soi par soi et même contre soi (ce qui est le sens propre de la réflexivité du cogito), pour prendre conscience de et confiance en ce qu'il y a en soi-même d'estimable et même d'aimable pour l'identifier et l'aimer chez autrui, et donc en devenir réellement amoureux, et pour le meilleur plutôt que pour le pire, autant que faire se peut.

3 - N'est-ce pas là, enfin, le sens vrai du cogito socratique, l'impératif de « se connaître soi-même » appelant chacun d'entre nous à éviter à la fois de réduire le monde à soi (comme en notre premier moment) et de se perdre soi dans le monde (comme en notre deuxième moment), et ce grâce à la médiation d'« un amour réglé par la philosophie », qui appelle les amants et les amis à conjoindre les joies des sens, du cœur et de l'esprit, en ordonnant le sensible à l'intelligible, pour les faire « s'élever amoureux » en rendant ensemble leur amour toujours plus vrai, plus beau et donc meilleur. Le grand amour n'est-il pas cet amour sage (et non pas « l'amour fou »), c'est-à-dire un amour non pas tièdement mitigeur et encore moins ravageusement destructeur, mais un amour résolument, passionnément fécond, instituteur de cosmos (d'ordre) en chacun des amants et dans le monde qui les entoure ? Seule (me semble-t-il) une telle érotique cosmétique de la connaissance de soi, d'autrui et du monde, est susceptible de procurer, « comme par surcroît », une véritable reconnaissance et une réelle puissance et jouissance d'être au monde et avec autrui, sans qu'une entière (voire une quelconque) réciprocité ne soit attendue et encore moins exigée, car « aimer est plus grand que d'être aimé », l'amant qui se sait solitaire, au fond, se révélant finalement le plus solidaire des hommes.

N'est-il pas urgent aujourd'hui de se ressouvenir de l'antique et classique enseignement d'une telle « sagesse de l'amour », qui devrait nous être une « invitation au voyage » vers « là (où) tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté » ?

Je vous remercie de votre attention.

Joël GAUBERT